



BRUSSELS

PAR EVER MEULEN

LOUIS VUITTON, COLL. TRAVEL BOOK

Livre cartonné, dos toilé, 152 pages couleurs, disponible

En vente dans les magasins Louis Vuitton, dans quelques librairies sélectionnées et sur www.louisvuitton.com, et aussi sur Internet (Amazon, bol.com, etc.)

Ever Meulen est l'archétype même de ces créateurs d'univers qui ignorent combien ils fascinent les autres auteurs pour son travail, sa longévité, son imagination, son originalité. Cela va de François Avril à Chris Ware. C'est donc avec grand plaisir que nous nous sommes glissés dans son antre bruxellois pour évoquer son actualité **Brussels**, un carnet de croquis dans la collection Louis Vuitton Travel Book...

Par **Frédéric Bosser** ■

EVER MEULEN

LE DESSIN À TOUTES BERZINGUES !

Enfant, vous vouliez être dessinateur ?

Pas du tout, je rêvais d'être pilote automobile ! Mon idole d'alors était Michel Vaillant, dont je dévorais les aventures dans *Tintin*. J'adorais l'ambiance de la Formule 1 que son auteur, Jean Graton, a magnifiée dans ses quatre premiers albums : *Le Grand Défi*, *Le Pilote sans visage*, *Le Circuit de la peur* et *Route de nuit*.

Il vous a donné l'amour du dessin ?

Bien qu'il n'y ait pas d'artistes dans la famille, je dessinais tout le temps. Je copiais les bandes dessinées que je trouvais chaque jeudi dans les hebdomadaires *Spirou* et *Tintin*. J'ai noirci des pages et des pages avec des Blake et Mortimer, Spirou, Tintin, Clifton, Chlorophylle, Tif et Tondu, Lefranc, etc. Les albums qui reprenaient toutes ces histoires, je ne les ai découverts que bien plus tard, grâce à un instituteur, Antoon Herman, qui adorait la bande dessinée. Il avait tous les albums édités par Casterman dans la bibliothèque de l'école. Je ne le remercierai jamais assez de m'avoir permis d'y accéder !



EVER MEULEN
Photographié par Frédéric Bosser
© Photo F. Bosser pour Les Arts dessinés

Pour autant, vous n'avez quasiment jamais édité de bande dessinée. Pourquoi ?

Dès l'âge de dix ans, à chaque début de grandes vacances, je réalisais mes propres bandes dessinées que je ne finissais jamais ! (*Rires.*) Nous en avons reproduit certaines dans le livre *Automotiv*. J'ai aussi gagné quelques concours de dessin pendant ma jeunesse. Il était donc évident que j'allais en faire mon métier. J'ai donc naturellement intégré, avec l'accord de mes parents, l'école Saint-Luc à Gand, où j'ai pu dessiner du matin au soir et surtout tester toutes les techniques possibles : encre de Chine, aquarelle, gouache, acrylique, gravure, etc. Durant ces années, je me suis aussi beaucoup intéressé au graphisme et à l'architecture (dans les années 1970, il n'y avait pas encore de section BD dans cette école). J'ai quelque part intégré ces notions dans mes dessins... Pour répondre à votre question, je n'ai en fait, quelque part, pas besoin de planches de bandes dessinées et de dialogues pour raconter une histoire. Sûrement qu'en découvrant des dessinateurs ou des *cartoonists* comme Steinberg ou André François, je me suis dit que j'étais plus proche de leur démarche. Je suis donc naturellement devenu dessinateur... comme indépendant à la sortie de mes études et de l'armée.

Quel est votre premier commanditaire ?

Le magazine *HUMO*. C'est la première fois que le tout nouveau rédacteur en chef rencontrait un dessinateur. C'était en 1970 ! Bien qu'indépendant, j'étais dans leurs bureaux tous les jours car l'ambiance y était sympathique. Comme ce titre appartenait au groupe Dupuis, cela m'a permis de rencontrer Charles Dupuis, André Franquin, Raymond Macherot, Morris, Will et bien d'autres. Drôle de situation pour moi qu'était plutôt *Tintin* à la base ! (*Rires.*)

Un souvenir en particulier ?

L'Aston Martin de Charles Dupuis, la DS de Franquin et ma propre Ford de 1949 sur le parking de Dupuis, rue de Livorne. Bref, rien que des bons souvenirs !

Pour HUMO, vous signez de nombreuses couvertures...

Une par mois en moyenne. Comme le rédacteur en chef Guy Mortier était très rock'n'roll (*il présentait également un programme sur le sujet à la radio*), j'ai représenté pas mal de chanteurs comme Elvis Presley, Rod Stewart, Roxy Music, etc. J'ai aussi réalisé pas mal d'illustrations intérieures pour des programmes télé. Ce fut une formidable rampe de lancement...

Quel était votre cahier des charges pour les couvertures ?

Tout simplement imaginer librement des images qui interpellent les lecteurs. Il arrivait aussi que Guy Mortier me propose de bonnes idées. Le magazine est alors devenu progressiste et très populaire dans les années 1970 et 1980.

Ce qui est passionnant pour les amateurs de dessin que nous sommes, c'est que votre style était différent à chaque fois.

Je changeais en effet d'approche en fonction du sujet, allant du dessin stylisé au dessin au trait, en noir et blanc, réaliste, *underground*, collage, etc. J'ai appris mon métier de cette manière et c'était très instructif.

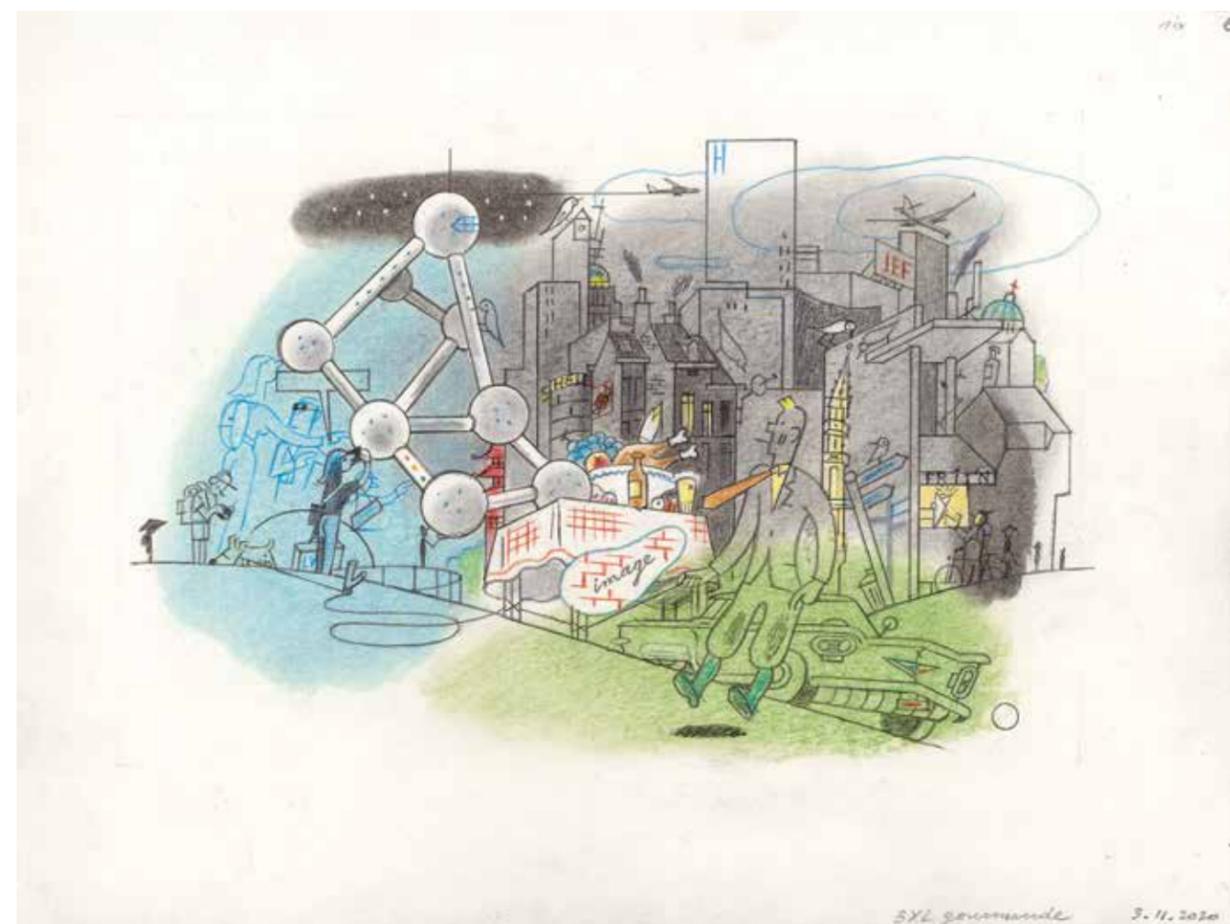
Quels sont les avantages et inconvénients d'une publication régulière ?

Il faut savoir rester ambitieux et ne pas s'endormir sur ses lauriers. J'avais envie d'expérimentations ! Quand vous travaillez quotidiennement, votre trait évolue naturellement. Mon seul handicap, c'était et cela reste la lenteur que je mets à réaliser chaque dessin. Très souvent, je passais des nuits blanches pour livrer ma commande à temps. Mais cette belle vitrine m'a permis de recevoir beaucoup de demandes, notamment pour des événements culturels comme des festivals de musique à Bruxelles, des affiches de théâtre, etc.

Vous faites à ce moment-là pas mal de pochettes de disques ?

Notamment celles du groupe Telex. Comme j'étais très fan de rock et de pop, cela me plaisait beaucoup que ce soit pour des 33 ou des 45 tours de Telex donc, The Hurricane Gang, The Employees, Ornicar, André Pop, Raymond van het Groenewoud, et pas mal de disques du Rock Rallye de *Humo*. Je travaillais de la même manière pour les deux formats. Vu que je suis un dessinateur miniaturiste, je sais que mes petits dessins peuvent être agrandis sans souci.

Brussels : BXL gourmande
© Ever Meulen / Louis Vuitton



Dans une interview, vous avez dit que la BD dite underground vous avait beaucoup influencé.

À la fin des années 1960, Amsterdam était au centre du monde progressiste. C'est dans cette ville que j'ai pu me procurer les bandes dessinées de Robert Crumb, Gilbert Shelton, Rick Griffin, Bob Armstrong, Victor Moscoso, etc. Je les ai tous gardés. À cette même période, j'ai découvert les belles carrosseries américaines de la West Coast et les palmiers californiens. Tout cela s'est retrouvé naturellement dans mon dessin au début de ma carrière professionnelle.

On dit souvent que vous avez le style Atome. Comment le définiriez-vous ?

Tout vient de l'Exposition universelle de Bruxelles en 1958 et de la construction de l'Atomium à Laeken, sur le plateau du Heysel. Ce style est l'héritage de la « ligne claire » chère à Hergé, Jacobs, Jacques Martin, Bob de Moor, etc. M'ont accompagné dans ce mouvement Joost Swarte, Ted Benoit, Serge Clerc, etc.

Tout est possible sur du papier, mais j'ai toujours aimé réaliser des dessins lisibles et pas trop surréalistes ou mystérieux. Mes images doivent être originales mais pas trop difficiles à comprendre.

Vos dessins sont des successions de ligne de fuite, comme ceux de Saul Steinberg...

Et Giorgio De Chirico... Tout est possible sur du papier, mais j'ai toujours aimé réaliser des dessins lisibles et pas trop surréalistes ou mystérieux. Mes images doivent être originales mais pas trop difficiles à comprendre.

Vous êtes tenté par un dessin de type réaliste ?

Seulement quand je ne suis pas trop inspiré ! (*Rires.*) En fait, j'essaie toujours d'aller un peu plus loin... À chaque fois, je cherche à m'amuser,

à prendre du plaisir, sans cela je m'ennuie. Cela passe par ces changements de style en permanence.

Comment construisez-vous vos images ?

Je pars d'un thème ou d'un sujet, sans idées préconçues. Puis je me lance et je travaille par couches. Je cherche beaucoup sur la feuille, sur des feuilles libres ou sur des calques. Je me sers aussi très souvent de la photocopie pour jouer sur les échelles. Je travaille aussi beaucoup sur les interactions entre mes personnages, le décor, etc. C'est un processus très lent et il est rare que j'arrive du premier coup à mon image finale. Le jour où cela arrivera, je m'en inquiéterai ! (*Rires.*)



Brussels : Quick, rue Vanderkindere
© Ever Meulen / Louis Vuitton

Vous travaillez toujours en très petit...

Mes illustrations ne sont jamais très grandes en effet. J'adore chercher (sur ce, il va chercher des dossiers rassemblant toutes ses recherches... parfois des dizaines pour un seul dessin), non pas parce que je suis un angoissé mais parce que j'aime dessiner, simplement pour le plaisir...

Vous préférez la commande au dessin libre ?

Au début, j'acceptais tout mais maintenant, j'accepte seulement quand je suis d'accord sur un sujet !

Vous savez dire non à ceux qui vous demandent de refaire un dessin à l'identique...

Seulement si je peux proposer des solutions différentes. Ce n'est pas toujours évident de proposer quelque chose de mieux. Le plaisir de la création se situe là.

Vous aimez revenir sur votre travail ?

Quand je revois mes dessins des années 1970 dans *HUMO*, je reste plutôt satisfait. C'est moins le cas sur d'autres dessins, mais ce métier ne me rend pas malheureux. Après, je constate qu'avec l'âge je suis moins miniaturiste. Sûrement la faute de ma vue qui baisse...

En France, votre travail a été connu grâce aux éditions Futuropolis.

Comment les avez-vous rencontrés ?

Étienne Robial m'a téléphoné après que Joost Swarte lui a parlé de moi. D'ailleurs, nous sommes allés ensemble le voir à Paris. Depuis, je suis devenu bon copain avec Étienne.

Comment se passait l'organisation des livres, souvent proches des monographies, que vous faisiez avec eux ?

Feu vert avec Étienne comme graphiste, *Verve* avec mon fils Sander comme typographe, *Automotiv* avec l'équipe Dooreman, mais je reste le patron.



Parlez-nous de Brussels, votre nouveauté pour la collection Louis Vuitton Travel Book...

C'est la première fois que je propose cent vingt dessins sur un même thème, à savoir la ville de Bruxelles... J'ai dessiné tous les endroits que je trouve intéressants. J'aurais aussi

pu en faire de même sur une autre ville ou un autre continent, mais cela m'intéressait moins. Comme je ne suis pas un grand voyageur, j'ai choisi la solution la plus confortable puisque j'y vis. Cela dit, il a fallu convaincre l'éditeur qui

aurait aimé m'envoyer ailleurs selon le principe de leur collection ! (*Rires.*) Le tour que je leur ai fait faire dans cette ville les a visiblement convaincus, surtout la visite au restaurant Le Grand Forestier où j'ai fait des dessins sur les nappes, des affiches, etc.)

Quand je vois des choses qui m'inspirent, je ne reproduis pas la réalité. J'aime jouer avec elle.

Vous leur donnez les dessins en vrac, libre à eux de faire la maquette ?

Je leur ai donné le tout, clé en main, sur la base de la maquette de cette collection. C'est bien moi qui ai choisi l'ordre des dessins à diviser en chapitres : nord, sud, est, ouest et centre.

Vous ne présentez que des images inédites ?

Tout à fait ! Tous les dimanches matin, nous partions à l'aube en voiture Chevrolet Corvaire de 1960 avec mon épouse pour parcourir la ville (sans embouteillages) et nous arrêter aux endroits qui m'intéressaient. Sur place, Viviane faisait des photos et moi, très souvent, de petits croquis, histoire de bien mémoriser des détails. C'était très agréable. Je suis aujourd'hui ravi de pouvoir partager « mon » Bruxelles avec ce livre. Je pourrais sans souci signer encore une dizaine de dessins sur ce même sujet ou sur d'autres. En fait, dès que je tombe sur des formes qui m'intéressent, il me plaît d'essayer de faire une composition sur papier.

C'est un Bruxelles fantasmé que vous avez reconstruit ?

Bien sûr ! Quand je vois des choses qui m'inspirent, je ne reproduis pas la réalité. J'aime jouer avec elle. Ce qui m'amène à trouver des solutions intéressantes, un peu bizarres, loufoques aussi, surréalistes peut-être. Une fois à la maison, à ma table à dessin, je commence à fabriquer des images en combinant différents éléments pour faire des dessins avec plein de petites surprises.

Avez-vous découvert des endroits que vous ne connaissiez pas ?

Bien qu'habitant cette ville depuis les années 1960, j'ai en effet découvert des endroits étonnants, par exemple la place du Champ-de-Mars derrière la porte de Namur, où je n'étais jamais allé. Là, j'ai trouvé un bâtiment moderne qui m'a donné envie de dessiner sur un papier millimétré avec des perspectives cavalières. Il y a aussi des bâtiments que je voulais dessiner depuis toujours et devant lesquels je passais souvent, comme le Wiels ou le palais Stoclet. C'est d'ailleurs à ce dernier endroit que j'ai amené mes éditeurs.



Vous êtes très porté sur les constructions dites modernes des années 1920-1930 de L. H. De Koninck, Le Corbusier, Marcel Leborgne, la Cité moderne de Berchem par Victor Bourgeois... D'où vous vient cette fascination ?

Ces architectes ont fait des bâtiments extraordinaires. Cet avant-gardisme

dans ce domaine m'a passionné dès mes études à Saint-Luc. De manière générale, quand je me rends dans une ville, j'aime admirer les constructions originales. À Amsterdam, je les ai visitées avec Joost Swarte. À Paris, mon demi-fils habite à côté de la Fondation Le Corbusier, et j'essaie de m'y rendre à chaque fois.

En travaillant directement en couleur sur le papier, **je retrouve aussi cette approche plus libre que j'avais quand j'étais jeune et étudiant, à une époque où l'ordinateur n'existait pas.**

Des bâtiments vous ont-ils donné l'envie d'une image ?

Cela m'arrive souvent ! C'est le cas avec la villa Dirickz, la villa Empain, le palais Stoclet avec sa décoration signée Joseph Hoffman ou la Cité moderne à Bruxelles.

Comment expliquez-vous cet amour du vert qui est omniprésent dans votre travail et dans votre vie ?

Tout part d'une anecdote. Quand j'achète ma première voiture d'occasion en 1970, une Volvo Amazone, elle était verte alors que je la voulais en bleu pour imiter un de mes amis. Mais très vite, j'ai aimé cette couleur et je ne l'aurais changée pour rien au monde. Le vert est alors devenu ma couleur préférée, le « seafoam green » surtout.

Sur ce dernier ouvrage, vous semblez en avoir profité pour tester de nouvelles techniques...

C'est la première fois que je travaille au crayon et au pastel depuis mes années à l'Académie. Pour la presse, je travaille à l'encre de Chine parce que l'impression est moins détaillée.

Comme ici, je pouvais compter sur une impression de grande qualité, j'ai choisi de dessiner au crayon avec des nuances de couleur et les grisailles assez subtiles. En travaillant directement en couleur sur le papier, je retrouve aussi cette approche plus libre que j'avais quand j'étais jeune et étudiant, à une époque où l'ordinateur n'existait pas. Dans ce livre tout est manuel, rien à l'ordinateur.

Comment gardez-vous la vitalité des esquisses ?

Très souvent, en voyant mes dessins publiés, je constate que la version préparatoire était bien meilleure ou que les premiers croquis étaient plus vivants et prometteurs. C'est aussi pour cette raison que j'ai voulu aussi montrer dans *Brussels* mes dessins préparatoires à côté des définitifs.

Vous considérez-vous comme un perfectionniste ?

Tant que je suis en train de dessiner, je m'amuse. Une fois le dessin terminé, le plaisir s'en va. Pour répondre à votre question, il m'arrive, quand un dessin revient de l'imprimerie ou de la rédaction, de faire des modifications, alors qu'il est déjà imprimé ou publié. Avec le recul, je vois des erreurs, la faute très souvent aux délais impossibles qui me sont imposés.

Dans ce *Brussels*, il y a beaucoup d'hommages au monde de la BD, *Tintin*, *Spirou*, *Jeune Albert*, *Michel Vaillant*, comme si vous n'arriviez pas à sortir de l'enfance...

Mais je suis resté un enfant ! (*Rires.*) J'ai grandi avec les dessinateurs de l'école belge de bande dessinée et non avec les classiques de la littérature. Ils m'ont formé et donné l'envie de faire ce métier. Il est donc logique que tous ces personnages me reviennent de temps en temps quand je réalise une image.

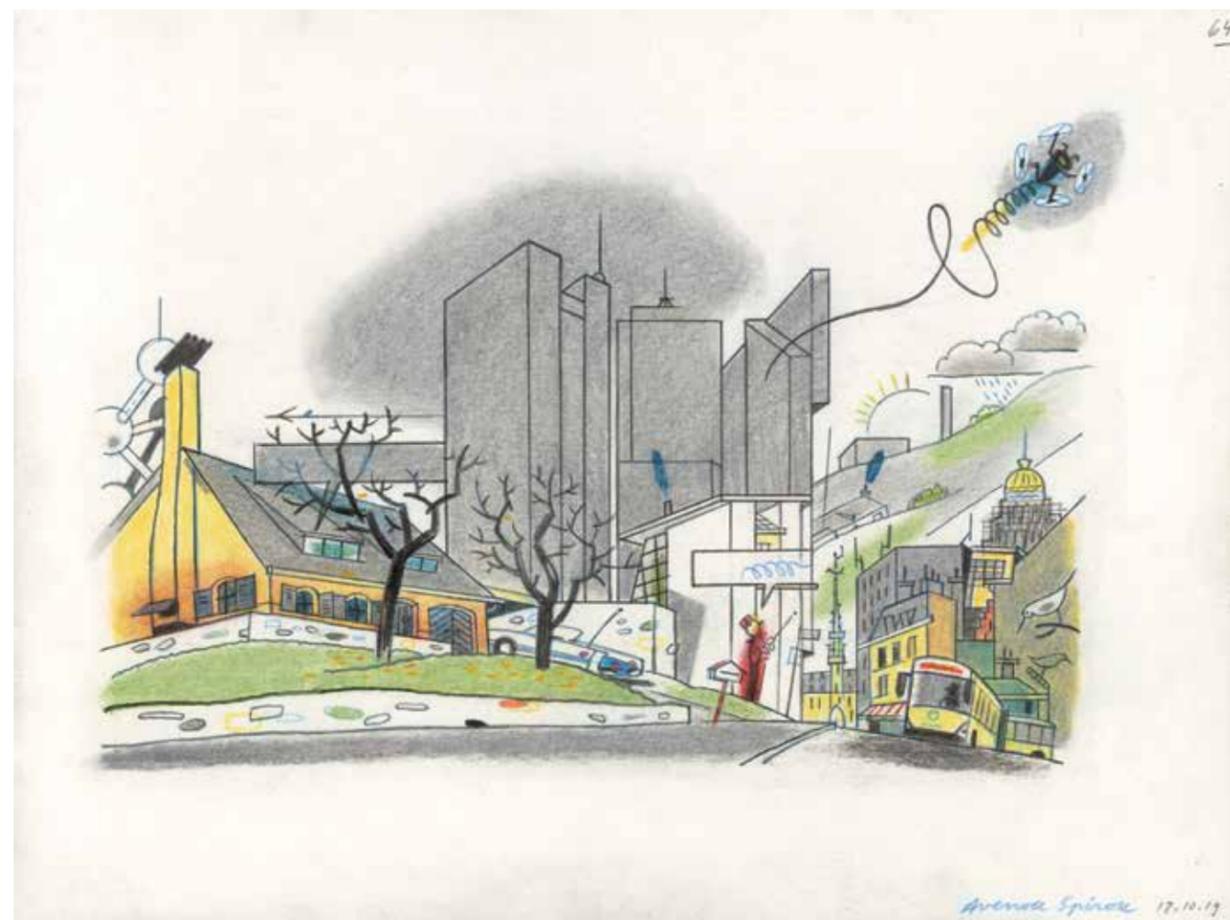
Un mot sur ce parking privé Folon et cette station-service de la place Avril à Woluwe-Saint-Lambert, dont nous ignorions l'existence ?

Aucun des deux n'existe ! Le parking « Folon », je l'ai appelé comme cela car il y a partout des flèches en rouge et bleu. Sur les sols, sur les murs, sur les plafonds, etc. Cela m'a tout de suite fait penser aux flèches que l'on trouve dans ses dessins. Quant à la place Avril, je suis parti d'un de ses dessins où il représente une station-service de Bruxelles, près de la rue du Trône. C'est un clin d'œil à cet auteur avec qui je suis devenu ami.

Il y a aussi ce très bel hommage à Frans Masereel...

C'est un maître du noir et blanc en gravure. Son travail en volume avec des grandes surfaces en noir est très différent du mien. Moi, je suis plus tôt linéaire, ce qui ne m'empêche pas de beaucoup l'aimer.

Brussels : Avenue Spirou
© Ever Meulen / Louis Vuitton



Beaucoup de bâtiments à Bruxelles ont été détruits au cours des années 1960. Quel est votre sentiment sur ce que l'on a appelé la « bruxellisation » ?

C'est forcément dommage quand c'était de beaux bâtiments et qu'ils ont été remplacés par des moins intéressants. Le plus connu est le bâtiment pour le Parti ouvrier belge d'Horta, la Maison du Peuple, détruit en 1965. C'était un chef-d'œuvre... Fort heureusement, on fait plus attention aujourd'hui au patrimoine.

Vous en regrettez un en particulier ?

La tour en briques jaunes de l'ancienne Gare du Midi me manque entre autres, la tour Martini aussi et même le viaduc de Koekelberg. Heureusement, il reste encore des belles choses à voir ou à découvrir...

Quel le lieu ou le bâtiment qui résume le mieux cette ville ?

Le quartier du Cinquantaire. J'adore m'y promener avant d'aller à l'AutoWorld ou au musée de l'Aviation. On en revient à l'enfance ! (*Rires.*) Il y a aussi le musée Art et Histoire. Mais évidemment, je reste fort amoureux de l'Atomium.

Vos albums se font rares.

Nous avons pointé *Verve* en 2006, *Automotiv* en 2013 et *Ever Meulen & Friends* de 2017 pour la *Seed Factory* !

Cela fait toujours plaisir de pouvoir montrer son travail. En revanche, j'aime bien quand ils sont espacés dans le temps. *Automotiv* a très bien marché en Belgique et aux Pays-Bas, mais pas en France, en raison d'une mauvaise diffusion. Ce livre édité par Vuitton jouit lui d'une bonne diffusion. Ils font aussi un bon travail de promotion.

Vous aimez que l'on dise de vous que vous êtes un illustrateur ?

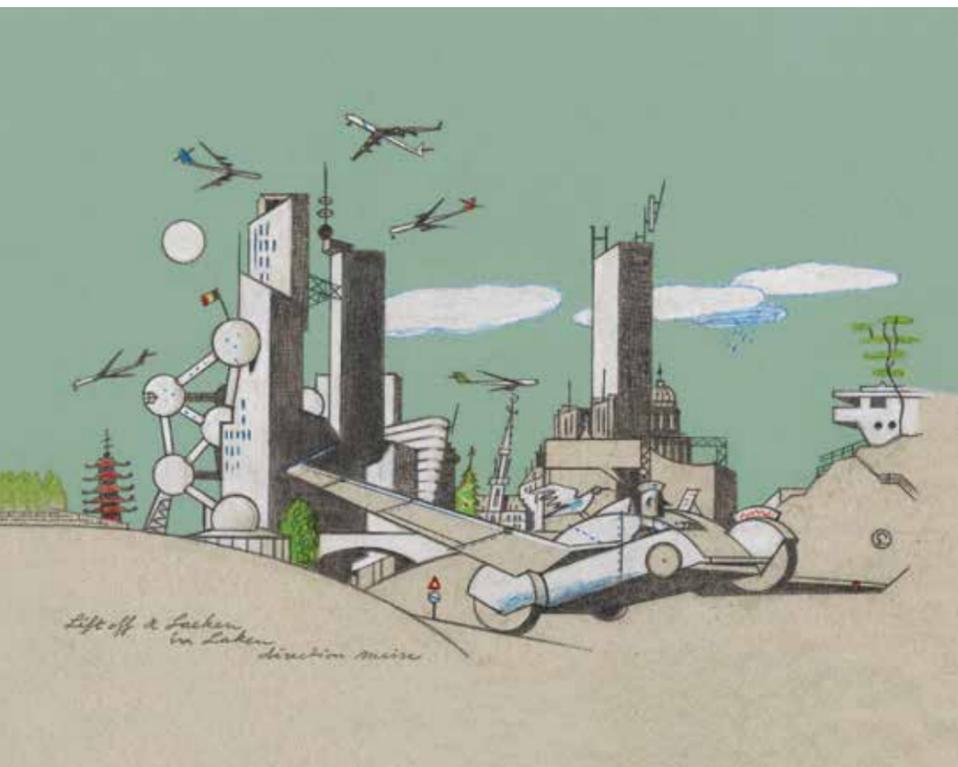
Je ne suis pas illustrateur, je préfère que l'on me considère comme un dessinateur, car mon travail va au-delà de l'illustration puisque j'interviens sur des éléments comme la mise en page ou la typographie, mais surtout que je ne fais jamais d'images qui montrent exactement la même chose que ce qu'on peut lire dans les textes. Il y a toujours cet aspect visuel en plus.

Quel rapport avez-vous avec vos dessins ? Vous avez mis du temps avant de les vendre ?

La grande majorité dort dans mes tiroirs. Ils ont été faits pour être imprimés, pas pour être vendus. Ce sont souvent de petits formats... Pour ma première exposition-vente chez Champaka en 2014, j'ai réalisé une dizaine de grands dessins. Tous ont été vendus sauf deux, que j'ai offerts à mon épouse. Ceux exposés à la galerie Huberty & Breyne en septembre sont une sélection du livre *Brussels*. J'aime bien savoir l'ensemble de ma production chez moi, mais après cinquante ans de travail, mes armoires et tiroirs sont assez pleins. Je les vendrais sûrement plus facilement le jour où j'aurais décidé de prendre ma retraite. (*Rires.*)

Concluons cet entretien avec l'évocation de votre signature ? Quand vous signez votre dessin d'un « E » dans un rond, est-il au point de votre point de vue ?

Je ne m'en étais pas aperçu. Mais votre remarque est intéressante ! C'est vrai que mon signe est une sorte de cachet d'approbation, mais comment savoir quand un dessin est vraiment fini ? ■



Brussels, dessin pour la couverture
© Ever Meulen / Louis Vuitton